

Nuées et fantômes de météorologues circulent entre une jeune bibliothécaire et un vieux couturier japonais. Premier roman de Stéphane Audeguy.

Quand on s'allonge dans l'herbe pour contempler les nuages, on finit par leur ressembler. On se défait. On se refait. On entre dans les fluides de formes décomposées, recomposées. Les nuages poussent leurs plis à l'infini, pli sur pli, pli selon pli. Ils caressent nos limites et notre défaut d'imagination. Stéphane Audeguy n'en manque pas. L'idée de son premier roman, la Théorie des nuages, lui est peut-être venue comme ça, dans une prairie, visage tourné vers le ciel. Il y a perçu et ressenti ce qu'il invente.

Une jeune bibliothécaire à l'existence morne, Virginie Latour, est détachée en 2005 auprès d'un grand couturier japonais, Akira Kumo. Celui-ci semble né en 1946 à Hiroshima. Il vit dans un hôtel particulier parisien. Akira Kumo est en partie inspiré par Issey Miyake, né en 1935 dans la ville atomisée. C'est un collectionneur. La jeune femme doit organiser ses possessions. Elle doit surtout l'écouter. Passionné par les hommes qui ont observé et classé les nuages, Akira Kumo lui raconte peu à peu leur histoire.

Le premier est Luke Howard, un quaker anglais. C'est lui qui a nommé les principaux nuages dans un livre paru en 1803. Stéphane Audeguy l'imagine de l'intérieur, lui fait vivre des péripéties, mais le modèle a bien existé. Né en 1772, mort en 1864, chimiste et homme d'affaires, le quaker Luke Howard était un météorologiste amateur. Ses travaux influencèrent Goethe, mais aussi les peintres Constable et Turner. C'est un observateur qui rêve les formes qu'il nomme. Comme tous les autres personnages du livre, Luke Howard est un héros. Il est à la fois épique, solitaire et romantique. Il a aussi une certaine bêtise, mais cette bêtise ouvre sur la grâce : « *Une forme de bêtise habite toute pensée ; et donc, le désir de comprendre les nuages.* »

Le second est un peintre méconnu nommé Carmichael. Fils d'un fermier anglais, il a guetté le temps, toute son enfance, pour mettre en marche et protéger les moulins de son père. Akira Kumo collectionne les carnets de ce grand artiste qui devint fou et finit par se suicider. Ses modèles sont probablement Constable (qui ne fut jamais reconnu), Turner et Caspar David Friedrich. Mais il s'agit moins de modèles que de fantômes. Ils circulent à l'état sentimental et gazeux dans les créatures du romancier. Le récit passe comme un nuage de l'un à l'autre. Il s'adapte à chaque destin, le mouille, s'y transforme. Enrichi par tout ce qu'il révèle et traverse, le roman revient sans cesse vers l'histoire d'Akira Kumo pour l'approfondir. Tout est raconté au présent, avec un charme précis et une mélancolie réprimée.

Audeguy fait vivre au passage les ambiances victoriennes (on songe au Moulin sur la Floss, de George Eliot), la nature, la solitude, les tropiques, l'explosion du monde sensible dans le corps et le cœur d'un homme. Peu à peu, on comprend où le roman nous porte : là où la science et la sensation, l'intellect et la sensibilité, sont en lutte. Chaque personnage est discret, mais infiniment révolté. Plus la nature l'investit, plus le monde moderne l'attriste ou l'horrifie. En les accompagnant, explique Audeguy, « *j'aimerais qu'on pense à Bartleby* ». Ce sont des Bartleby rousseauistes. Les nuages sont leurs drapeaux.

Le troisième personnage, inventé, est un grand météorologue britannique du XIXe siècle. Richard Abercrombie est un original, né d'une grande famille. En 1889, il décide de parcourir la terre pour prouver que les nuages varient selon les latitudes. Une chasse dans la jungle de Bornéo va bouleverser son programme. Face à un orang-outan que des chasseurs massacrent, Abercrombie a la révélation du monde sensible. La puissance de la nature tropicale, son indifférence à l'homme, la sauvagerie béate de celui-ci, tout est décrit à merveille. Le vacarme animal de la forêt indique à Abercrombie que « *le silence apaisant de nos campagnes n'est que le signe tangible de la terreur que l'homme y fait régner* ». La mort de l'orang-outan, les sangsues sur la peau du savant, la présence d'un monde que l'humain n'a pas dressé mais qu'il menace, font d'Abercrombie un autre homme.

Il abandonne son travail. Il circule en Asie d'île en île, de bordel en bordel. Des photographies de nuages, ils passent aux photographies de sexes féminins. Il les lèche et les observe pendant des heures. Des nuages aux sexes, s'ouvre le monde des « *analogies sensibles* ». Dans les romans, les scènes érotiques sont souvent ratées : elles penchent trop soit du côté du corps, soit du côté du cœur. Ici, l'équilibre est trouvé. Le geste sexuel n'est jamais résumé ni exagéré par la phrase qui le porte.

Abercrombie enferme le résultat secret de ses « *travaux* » dans une boîte. De nombreux chercheurs la convoitent après sa mort. Un siècle plus tard, Akira Kumo charge Virginie Latour de la récupérer à Londres. Tandis qu'elle touche au but, le vieux Japonais reprend brutalement conscience d'une enfance qu'il avait entièrement refoulée. Elle tourne autour d'un autre nuage, celui du champignon d'Hiroshima.

La *Théorie des nuages* est au sens propre, et sans le caractère mièvre qu'on attache souvent à cet adjectif, un roman charmant. Il semble mettre en imagination cette remarque de Valéry : « *La pomme de Newton ? Il y a autour de nous, en cette minute, des milliers de phénomènes qui, observés par un esprit naïf, ouvriraient des portes sur un domaine aussi vaste que la physique atomique. Tout reste à trouver.* » Et malheureusement à détruire. La phrase de Stéphane Audeguy a une matière propre au sujet. Elle est d'un classicisme et d'une élégance presque affectés ; ce presque signe sa réussite : elle porte la nostalgie d'un monde possible, et une ironie sur cette nostalgie. Les adverbes, parfois décalés, révèlent ce souvenir d'une beauté qui disparaît, mais en laquelle il faut croire.

Professeur d'histoire des arts en lycée et en BTS, il a effectué des études de littérature anglaise et américaine « *pour pouvoir lire Shakespeare dans le texte* ». Grâce à Robert Merle, son professeur, il part un an aux États-Unis. Il y travaille sur Burroughs et la « *mythologie de la modernité* ». Bibliothécaire à Charlottesville, il écume les lieux « en lisant n'importe quoi », comme on regarde passer les nuages. Plus tard, il étudie l'histoire des techniques et des sciences, « *comme un passe-temps* ». Les travaux de Bruno Latour, philosophe des sciences et homonyme de la bibliothécaire du roman, l'ont inspiré. Il a également été assistant monteur pour le réalisateur Cédric Klapisch, mais affirme avoir passé beaucoup de temps « *à ne pas vouloir travailler* ». La volonté du refus mène heureusement à tout.